



Atelier 4 - salle 5.28 : L'incertitude au féminin dans les sociétés arabes et au Moyen-Orient, responsables : Anna Poujeau (CÉSOR), Isabelle Rivoal (LESC)

Intervenants : Kinda Chaib, Fanny Debarre, Roula Nabulsi Anna Poujeau, Isabelle Rivoal, Romain Simenel

Discutante session du matin : Emma Aubin-Boltanski

Discutante session de l'après-midi : Stéphanie Latte-Abdallah

Résumé

À partir des années 1970, les recherches en sciences sociales dans les mondes arabe et musulman ont pris en considération la place des femmes en mettant l'accent sur les relations de genre asymétriques et les rapports de pouvoir défavorables dans lesquelles celles-ci sont prises. Souvent décrites comme faisant parties d'un monde essentiellement masculin et comme ne pouvant pas échapper aux politiques de l'honneur dont elles constituent à la fois l'objet et l'enjeu, les femmes ont ensuite été au centre de recherches de type *gender*. Selon ce point de vue, celles-ci posséderaient des capacités d'agir (*agency*) propres. Acteurs de la modernité, elles sont capables de s'aménager un rôle particulier dans l'espace public ou encore élaborer une piété proprement féminine.

La critique majeure que l'on peut adresser à ces derniers travaux est qu'ils ont fini par perdre de vue les femmes ordinaires et peu visibles dans l'espace public : celles qui continuent d'endosser des rôles traditionnels et qui peinent à sortir des logiques lignagères et communautaires. Pourtant ce sont très souvent ces femmes-là que nous rencontrons sur le terrain ainsi que celles qui souvent bien malgré elles se retrouvent dans des situations à la fois stigmatisées et banales : célibataires ou sans descendance, veuves élevant seules leurs enfants, filles-mères, épouses abandonnées, etc.

Cet atelier propose de s'intéresser à ces femmes qui, peu visibles dans l'espace public et loin d'incarner une féminité idéale, mettent pourtant en abîme les positions sociales, religieuses et politiques des uns et des autres y compris de celles et ceux qui occupent le devant de la scène sociale et politique. De par la banalité de leur situation et de leur quotidien, ces femmes interrogent et défient la place qu'elles occupent dans la société tout en s'érigeant en une critique de celle-ci. C'est donc bien en prenant le contre-pied des analyses forgées à partir d'une réflexion sur les multi-modernités aujourd'hui dans les sociétés arabes et musulmanes que nous engageons une réflexion pluridisciplinaire sur les façons qu'ont ces femmes ordinaires de s'inscrire dans des temporalités quotidiennes et de faire face à des avenir parfois incertains.

Intervenants :

Anna Poujeau (ethnologue, chargée de recherche CNRS, CÉSOR) et **Isabelle Rivoal** (ethnologue, chargée de recherche CNRS, LESC), « **Comment parler des femmes ordinaires en sciences sociales, questions épistémologiques et théoriques : introduction** »

Kinda Chaib (historienne, post-doctorante et associée à l'IFPO de Beyrouth), « **Quand la mort donne un statut à celle qui reste : être femme de martyr au Liban Sud** »

On pourrait décrire les femmes de martyrs comme « veuves », et les considérer comme se trouvant dans des situations difficiles, c'est l'inverse qui se produit. C'est leur statut de femme de martyr qui leur assure une sécurité financière ainsi qu'un statut social. Comme le combattant sort de l'ombre une fois tombé au champ d'honneur, la femme de martyr gagne en visibilité à la mort de son mari. Qu'est-ce que cela signifie d'être femme de martyr au Liban Sud ? Cela impose-t-il des devoirs ? Octroie-t-il des droits ? Comment les femmes de martyrs vivent-elles leur statut ? En m'appuyant sur des entretiens et des observations, je tâcherais de dégager l'articulation entre « être » femme de martyr et « faire » en femme de martyr.

En croisant avec les dires et faires des mères, dont le rapport au défunt est d'une autre nature, il sera possible d'affiner le propos. Les mères ou les femmes de « martyrs combattants » s'ancrent dans des



Moyens-Orient et Mondes Musulmans

Groupement d'Intérêt Scientifique

logiques communautaires dont le lien est réaffirmé avec la mort de leur époux ou de leur fils comme c'est le cas à chaque nouveau décès. Dans une routine commémorative, la mort d'un combattant rappelle la mort de tous les combattants, comme j'ai pu le constater à nouveau lors de l'enterrement d'un combattant en septembre 2014, où des femmes défilaient avec le portrait de leur fils, tombé quelques mois plus tôt. Elles sont ainsi les garantes de l'ordre social, affirmant le lien entre les combattants et la « société de la résistance ».

Fanny Debarre (ethnologue, doctorante université Paris Ouest Nanterre La Défense), « **Remise en cause des rôles traditionnels: entre stigmatisation et agency, l'incertitude au féminin à Casablanca** »

A Casablanca, les femmes divorcées, veuves avec des enfants en bas âge, ou « mères célibataires » (filles-mères) remettent en cause, le plus souvent indépendamment de leur volonté, le rôle de « *mère-et-épouse-avant-tout* » - pour reprendre l'expression de Françoise Lacoste-Dujardin - assigné aux femmes.

A travers le portrait de quelques unes d'entre elles, apparaît toute la complexité de leur statut.

Stigmatisées, elles mettent en place des stratégies de contournement, d'évitement, qui leur permettent de désamorcer les conflits que génère leur statut. Pour autant, ces écarts à la norme ne préfigurent en rien une quelconque forme d'émancipation. Loin de toute revendication, ces stratégies visent le plus souvent à réaffirmer leur « normalité ».

Roula Nabulsi (Docteure en littérature contemporaine, lectrice à l'INALCO), « **La forêt secrète** » de **Layla Salah - Parcours extraordinaires de femmes ordinaires** »

Le roman « la forêt secrète », de l'écrivaine soudanaise Layla Salah, qui a reçu le prix Tayyib Salih en 2011, soulève la question du malaise de la femme soudanaise moderne, en quête de son identité et ce malgré une relative émancipation socioprofessionnelle.

Leila Salah croise, dans son roman, le parcours de trois femmes à la quarantaine, qui ont subi l'adultère de leurs maris. A travers la découverte du journal intime de son amie Mariyya, et le témoignage de la nourrice Maya, Durriya, narratrice et personnage principale, se reconstituera au fil des pages. Néanmoins il lui faut choisir entre compromis et conflit perdu d'avance.

Qu'est ce qui réunit ces trois femmes ordinaires en apparence, et en quoi se distinguent-elles ? Femmes mariées trompées mais forte de leur combat, quelle force les pousse à défier leur destin, chacune à sa façon, dans une société patriarcale où la femme se plie depuis longtemps devant les désirs mais aussi les caprices de l'homme ?

Dans mon intervention, je tenterais d'étudier l'originalité de ce roman par rapport à la production littéraire soudanaise particulièrement innovatrice, et ce à travers les relations de genre et les rapports de pouvoirs dans un contexte sociopolitique déstabilisé et déstabilisant depuis l'indépendance du Soudan jusqu'à l'application de la Shari'a.

Anna Poujeau (ethnologue, Chargée de recherche CNRS, CésOR), « **Quitter la Syrie, quitter son mari. Quand la guerre redéfinit l'avenir des femmes** »

Le mouvement de contestation du pouvoir en Syrie déclenché début 2011 a rapidement dégénéré en un conflit violent poussant plusieurs millions de Syriens à l'exil dans les pays frontaliers ou en Occident. Si quitter la Syrie en guerre est devenue une urgence pour des millions de personnes en raison des combats et/ou de leurs engagements politiques, c'est aussi devenue une possibilité pour des femmes d'échapper à une vie familiale qualifiée d'oppressante et à un mariage « malheureux » sous couvert de protéger leurs enfants de la violence. Dans cet exposé, je présenterai les trajectoires de trois femmes venues en Europe entre 2012 et 2014 (France, Allemagne, Suède) avec leurs enfants en laissant un mari sur place. J'analyserai comment pour ces femmes, la possibilité de s'installer en Europe en tant que réfugié est un moyen d'émancipation ainsi qu'une façon de redéfinir leur positionnement dans leurs relations de parenté avec leurs enfants, leur conjoint et le reste de leur famille resté en Syrie.



Isabelle Rivoal (ethnologue, chargée de recherche CNRS, LESC), « **Les choix d'Hisham ou comment se manifeste l'opposition entre ordre mondain et ordre religieux dans le quotidien d'une famille druze libanaise** »

D'un point de vue analytique, deux « destins » sont promis de manière idéale-typique aux jeunes filles dans la société libanaise : celui de la « reine de beauté » (*malakat al-jamal*) qui s'incarne de façon paradigmatique dans la préparation de la mariée et plus généralement de toutes les femmes lors des mariages et celui, construit en directe opposition, de la religieuse empreinte de modestie. On reconnaît là, bien évidemment, l'expression de l'opposition entre l'ordre mondain et l'ordre religieux qui organise de nombreuses dimensions de la vie sociale au Proche-Orient, dont j'ai montré les multiples implications dans mon étude de la société druze en Israël. De par la perspective que j'avais alors privilégiée, celle de l'expression sociale de principes d'organisation fondé sur la distinction réalisée par la condition d'une religion secrète accessible par l'initiation, mon exploration était restée largement virocentrée ; les femmes étant situées, par la pureté qu'elles doivent exprimer et transmettre, dans le pôle religieux. Je propose de reconsidérer cette fonction essentialisante dévolue aux femmes dans l'expression des valeurs à partir de la manière dont l'opposition reine de beauté / religieuse reconfigure les rôles, les attitudes, les interactions dans le quotidien d'une famille druze libanaise. Plus spécifiquement, c'est bien la volonté des femmes pour encourager, imposer parfois, leur choix en la matière que je me suis attachée à considérer en suivant toutes les implications que ces choix impliquent dans la gestion des relations familiales. Implications qui placent paradoxalement les chefs de famille dans des situations délicates comme on le verra d'Hisham, pris entre la ligne religieuse de son épouse et ses obligations de frère aîné envers ses sœurs.

Romain Simenel (ethnologue, chargé de recherche IRD, PALOC et Muséum – Patrimoines locaux-), « **Du rituel à la coopérative : reconfiguration du célibat féminin dans le développement au Maroc** »

Dans le monde rural du Sud ouest Marocain, plus précisément chez les tribus Aït Ba'amran, les femmes célibataires, divorcées ou veuves, sont considérées par les hommes comme une menace pour leur honneur car elles bloquent la circulation des terres qu'elles héritent. Menace pour l'honneur, elles sont aussi perçues comme une menace pour la religion et sont bien souvent accusées de pratiques magiques. Cependant, les femmes divorcées ou veuves occupent un rôle majeur dans les rituels féminins du traitement du célibat, en se faisant notamment l'intermédiaire des *djinn*. Lors de ces rituels, elles peuvent aussi entretenir des relations à connotation sexuelle avec les jeunes hommes célibataires. Depuis une petite vingtaine d'années, beaucoup de ces femmes célibataires ont été embauchées dans des coopératives de « spécialités locales », comme l'huile d'argan, issues de projets de développement. Sous la direction de femmes militantes issues pour la plupart du monde urbain, ces coopératives ont tenté de s'intégrer dans le paysage des communautés rurales en s'appuyant notamment sur la promotion du travail des femmes seules. L'exposé cherchera à montrer comment la coopérative canalise les représentations liées au rituel de traitement du célibat et, par ce biais, relocalise l'expression collective du fantasme masculin dans le territoire.